REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE. N° 3. MARS 1877.

AVIS. — Nous rappelons à nos lecteurs, que Mme Allan Kardec se rend au cimetière du père Lachaise, pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, le samedi, 31 mars, à deux heures précises.

L'Infini, Dieu et la Création.

Réponse à : Ce que me dit la raison. Revue de janvier 1877.

De la discussion et du choc des idées jaillit la vérité. Pénétré de la justesse de cette maxime, je réponds à l'honorable M. Tournier et m'empresse de déclarer que, si je ne partage pas toutes ses opinions, je professe, comme tous les spirites, une profonde estime pour sa personne et ses écrits.

J'ai lu attentivement l'article de M. Tournier, et mon esprit, malgré les plus bienveillantes dispositions, n'a pu s'accommoder de ses arguments ni de ses conclusions. L'auteur s'est-il insuffisamment expliqué ? ou bien l'ai-je mal compris? — L'un et l'autre sont possibles. En prenant à mon tour la parole, jetterai-je plus de clarté sur la question? Je n'ose ni m'en flatter ni même l'espérer; mais j'aurai du moins atteint mon but si je puis provoquer de nouvelles et plus satisfaisantes explications.

Cela posé, j'aborde notre sujet.

Qu'est-ce que l'Infini? — A cette haute et mystérieuse question pouvons-nous répondre par un seul mot? Pouvons-nous dire que c'est une pure abstraction, une pure conception de notre esprit, en un mot l'expression de notre impuissance à comprendre le tout? — Non, ce ne sont pas des mots qui répondent à une telle question, c'est un monde d'idées. Pour moi, — et j'écoute en cela ma raison autant que ma foi, — l'Infini c'est Dieu, l'Infini c'est l'ensemble de la création, l'Infini c'est l'espace, et c'est l'éternité. Est-

ce qu'à ce mot d'Infini notre esprit ne s'élève pas au-dessus de son domaine terrestre ? Ne prend-il pas son vol pour parcourir l'immensité des cieux ? — Voyez où l'astronomie le conduit : dans sa course rapide, vertigineuse, il dépasse notre système solaire, le système même de la nébuleuse où notre soleil roule avec des milliards d'autres soleils ; la puissance de son regard embrasse et réduit mille autres nébuleuses aussi peuplées de mondes que la voie lactée ; et il va encore, et il va toujours, sans pouvoir jamais rencontrer les confins de l'univers, impuissant à dénombrer les mondes qui le composent, mais non pas à constater leur existence. Nous ne pouvons pas compter non plus les grains de sable de la mer, et nous disons que le nombre en est *infini ;* mais cette expression, tout en témoignant de notre impuissance, ne laisse-t-elle pas que de représenter pour notre esprit une idée parfaitement déterminée ? De ce que notre faible intelligence ne nous permet pas de définir exactement un objet, s'ensuit-il qu'il n'existe pas ? Certainement l'Infini n'existe pas avec des bornes, mais il existe sans bornes, *il existe,* car il nous est donné de le constater. Dire que l'Infini étant le tout « est limité par ce fait qu'il ne peut aller hors de lui », ce n'est pas expliquer ; c'est faire battre ensemble des mots qui nous étourdissent sans jeter plus de clarté dans notre cerveau (dans le mien du moins !).

S'il est dans la nature des phénomènes que nous ne pouvons expliquer, bien qu'ils tombent sous nos sens, comment pouvons-nous pénétrer la pensée même de la divinité ? En disant que « Dieu n'est infini que pour nous, mais qu'il ne peut pas être infini pour lui-même », que comprenons-nous ?... Dieu fini pour lui-même !... Notre esprit que rien n'arrête ne veut-il pas voir ce qu'il y a au-delà de ce fini de Dieu ? — Devant ces problèmes, devant ces mystères insondables gardons le silence et humilions notre pauvre raison ! Reconnaissons au reste que leur solution ne saurait être d'aucune importance pour l'affermissement de notre foi, non plus que pour le bonheur de l'humanité.

J'en viens maintenant à ce que M. Tournier appelle sa conception. — « Dieu, dit-il, a fait le monde de sa propre substance, par la chute, la mort d'une partie des êtres identiques qui le composent ; chute, mort à laquelle succède l'ascension, la résurrection progressive. » Et plus loin, pour ne pas laisser de doute sur sa pensée, après avoir dit que ces chutes et ces ascensions successives n'ont rien de commun avec le sisyphe de la Fable, il ajoute :

« Combien de personnalités diverses ne revêtons-nous pas pour arriver *à reconquérir, à partir de la chute, notre personnalité divine momentanément perdue!* et combien de travaux divers n'accomplissons-nous pas pour atteindre ce but? — Mais il me semble que c'est là la doctrine des anges déchus, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être condamnés à une infériorité perpétuelle, ils ont la faculté, après de plus ou moins longues épreuves, de reprendre leur première place. En d'autres termes, cela veut dire, si je ne m'abuse, que, partie intégrale de la Divinité, nous n'avons été de toute éternité qu'une modification de sa substance, tombant d'abord de l'état de perfection dans l'état d'imperfection, et remontant à cette même perfection, pour continuer indéfiniment ce mouvement de flux et de reflux qu'on peut trouver imposant et majestueux, mais qui ne saurait se concilier pas plus avec la raison humaine qu'avec la sagesse divine : avec la raison humaine, parce qu'elle ne peut admettre le passage d'un état de perfection à un état d'imperfection même relative, l'un excluant forcément l'autre ; avec la sagesse divine, parce que l'idée de chute implique une dérogation à la loi du progrès instituée par Dieu. D'où je conclus qu'il faut renoncer absolument à cette conception, ou autrement dit à ce système. — Alors, me dira-t-on, vous admettez que Dieu ait fait le monde de rien? — Non, car je conviens que cette hypothèse est absurde. Mais qu'on veuille bien me permettre ici de développer, je ne dirai pas mon propre système, mais ma pensée.

Je crois que la substance dont Dieu a tiré le monde a existé comme lui de toute éternité, mais que cette substance ne peut se confondre avec son essence même, avec son individualité, si je puis m'exprimer ainsi... Prenons un point de comparaison : Un artiste qui façonne, qui met au monde une œuvre d'imagination, ne fait que modifier, transformer des éléments qu'il a sous la main. Dans cette œuvre, il n'y a, matériellement, rien de lui-même, mais il y a cette autre chose qui ne peut se définir, et qui révèle cependant son auteur ; c'est l'empreinte, *le cachet* d'originalité qu'il lui a donné. Aussi dans un tableau, dans une statue, dans un monument, ce que nous admirons, ce ne sont pas les couleurs, la pierre ou le marbre qui ont contribué à leur création, mais le talent de l'artiste qui, en leur donnant certaines formes, certain arrangement, certaines proportions, a su nous émouvoir, éveiller notre pensée, *tirer*, en un mot, pour nous, *quelque chose de rien*.

Si nous prenons séparément les matériaux dont s'est servi l'artiste, nous les trouvons en eux-mêmes parfaits. Voici un marbre d'une blancheur et d'une pureté qui ne laissent rien à désirer, voici une couleur éclatante qui flatte le regard et qu'on pressent devoir rendre de beaux effets. Mais que Michel-Ange prenne un ciseau ou un pinceau et qu'il nous présente ensuite ces mêmes matières qu'il aura transformées, quelle énorme distance n'y aura-t-il pas entre nos impressions nouvelles et nos impressions premières! Chercherons-nous après cela de quelle substance est composé ce je ne sais quoi qu'on appelle le cachet de l'artiste de génie? — J'ai parlé de l'artiste peintre ou sculpteur, comme j'aurais pu parler du compositeur, de l'écrivain et du poëte.

Parlons maintenant de l'artiste divin, de celui qui a façonné les mondes et pétri les âmes, comme nous pétrissons l'argile. Notre comparaison entre l'artiste humain et l'artiste divin est bien mesquine ; mais il faut des comparaisons pour fixer nos idées, et il est bien entendu qu'il ne peut y avoir que similitude et non identité dans nos déductions.

Dieu a existé de toute éternité, parce qu'il nous est impossible de concevoir qu'il ait pu avoir un commencement ; il a également créé de toute éternité, parce qu'on ne pourrait non plus concevoir qu'il ait existé sans cet attribut, et enfin, la substance dont il s'est servi pour créer a été également de toute éternité mais pour ainsi dire *à l'état latent*, c'est-à-dire qu'elle n'était réellement que lorsque sa volonté, son souffle l'animait. Si créer a pu signifier — tirer quelque chose de rien, — c'est à tort. Créer ne peut vouloir dire qu'une chose, c'est modifier, transformer une substance, lui donner du cachet, comme nous disions tout à l'heure, en un mot l'animer. L'antique genèse n'enseigne-t-elle pas qu'avant le monde existait le *chaos*. Elle ne dit pas le néant, et cependant, à notre point de vue, c'est à peu près la même chose, n'est-il pas vrai? Le chaos, c'est, si l'on veut me passer cette expression, la matière première où Dieu a puisé les éléments de sa création, et qui ne fait pas plus partie de lui-même que l'argile ne fait partie du potier. — Voilà, dira-t-on peut-être, qui peut à la rigueur expliquer la création de la matière ; mais la création de l'âme?... Eh! pourquoi ne l'expliquerions-nous pas de la même façon? Nous, Spirites, nous admettons dans l'organisation de l'homme trois principes bien distincts, quoique se rattachant les uns aux autres par une chaîne mystérieuse : la matière

proprement dite, le périsprit tenant le milieu entre la matière et l'esprit, et l'esprit ou l'âme. C'est une véritable trinité dans l'homme que nous admettons là, trinité que nous reconnaissons du reste aussi dans l'histoire naturelle de notre globe, puisque nous partagions le système des êtres en trois règnes : le règne minéral, le règne végétal et le règne animal. — Qui nous empêche donc de l'admettre pour Dieu lui-même, cette trinité dont l'Eglise a fait un de ses mystères? Qui nous empêche de concevoir trois éléments, l'élément matériel, d'où Dieu aurait tiré la matière proprement dite, l'élément semi-matériel, source du périsprit et des forces inconnues qui régissent la matière, et enfin l'élément immatériel, d'où émaneraient les âmes : trois éléments issus d'un même principe, et unis entre eux par un lien semblable à celui qui rattache le minéral à l'animal, le corps matériel à l'esprit? — Admirable trinité que nous voyons se concilier parfaitement avec l'unité majestueuse qui préside à la création, et sans laquelle nous ne pourrions concevoir Dieu!

Si nous admettons cette hypothèse en ce qui concerne la création de l'homme, nous nous rencontrerons justement avec la genèse mosaïque : — « Le Seigneur Dieu, y est-il dit, forma donc l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. » — Dieu forma l'homme du limon de la terre, c'est-à-dire des mêmes éléments que la terre, ce qui est vrai. Puis, il lui donna une âme, revêtue d'une enveloppe que nous appelons périsprit, et qui pouvait seule permettre son alliance à la matière. Cette âme, tirée d'un milieu soumis à la Divinité, était quelque chose et n'était rien. Par sa volonté, Dieu en a fait une individualité. L'homme, bien que formé d'éléments ayant existé de toute éternité, a eu par conséquent un commencement; mais il n'aura pas de fin, parce que du jour où il a conquis son individualité, il a conquis l'immortalité. — Nous admettons bien que la substance de l'âme avant son alliance à la matière était parfaite, mais dans ce sens qu'elle appartenait à un *tout* parfait. Mais elle était imparfaite dans cet autre sens qu'elle ne pensait pas, qu'elle n'avait pas de volonté, et que, faisant partie d'un être collectif, elle vivait, pour ainsi dire, d'une vie mécanique. Ce que nous admettons encore, c'est qu'avant de s'individualiser, avant de devenir une dans l'homme, elle ait pu passer par toute la filière des êtres, comme dans une série de creusets, pour se purifier. Et cela nous aide à comprendre comment Dieu, la trouvant à un certain moment préparée pour ses desseins,

l'isole, la livre à elle-même, et lui donne avec la raison le libre arbitre, en lui montrant la nouvelle voie à parcourir. — Voilà donc cette âme, faite pour avancer constamment, et qui, ne pouvant jamais retourner en arrière, aura cependant la faculté de rester stationnaire; mais alors le mal, et par suite le châtiment seront la conséquence de son opposition à la loi du progrès, loi qui nous commande de gravir, dans une ascension perpétuelle, les degrés de l'échelle sans fin qui mène à Dieu, et dont nous n'atteindrons jamais le sommet. ◘

Ainsi, pour me résumer, je dis, — et je crois l'avoir prouvé, — que *notre âme n'a pas fait de chute* et que les transformations qu'elle a subies et qu'elle pourra subir encore *ne lui feront pas retrouver sa personnalité momentanément perdue*, parce qu'elle n'a pu tomber avant d'être élevée, ni perdre ce qu'elle n'avait pas acquis: parce que nous avons démontré que la perfection toute faite n'appartient qu'à Dieu; que la loi des transformations progressives est éternelle, immuable, qu'elle régit tous les êtres et que notre âme, tirée du chaos, au lieu de faire une chute, a fait un pas immense lorsqu'elle a conquis une individualité, une conscience, c'est-à-dire lorsqu'elle a été conçue et créée à l'image de Dieu.

Voilà mon *Credo*, tel qu'il résulte à peu près des enseignements du Spiritisme.

ALGOL.

Le Berger Pierre Houdée.

Le Plessis, près Tours, 10 octobre 1876.

MESSIEURS.

Le pauvre berger vous remercie pour toutes les bontés fraternelles que vous avez pour lui; vos prières l'aident à accomplir son œuvre modeste de médium-guérisseur.

Selon votre demande, Messieurs, je vais vous citer quelques cas de guérisons, les plus récents, obtenus avec l'aide de Dieu; je ne puis tout relater, pour ne pas être long, le temps me manque pour cela.

Cette faculté de médium-guérisseur est si belle, que je suis heureux d'être l'instrument des bons Esprits; le seul bien que je désire, est de toujours me rendre digne de leur salutaire influence, car sans eux je n'obtiendrais rien.

Je pense que, si tous les hommes avaient bien à cœur de sou-

lager leurs frères, la médiumnité guérissante serait plus répandue. Vouloir c'est pouvoir, puisque le magnétisme, même à distance, atténue les maladies et les guérit dans bien des cas.

L'an passé, une pauvre fille était près de mourir, par suite d'un refroidissement; avec une seule magnétisation et de l'eau magnétisée, elle a été radicalement guérie. Cette personne, après avoir été abandonnée par les médecins, ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, et cependant, *le mérite de cette cure ne m'appartient pas.*

D'autres fois, il faut plusieurs passes magnétiques; je ressens en moi, quand le fluide pénètre le malade, des picotements au bout de mes doigts, et, une douce influence m'environne quand même mon fluide ne produit rien. Cependant, je désire soulager le souffrant, et je vois que mes guides m'abandonnent, que les fluides sont contraires à la maladie. Ce cas est assez rare, puisque les maux les plus rebelles ont été calmés.

Un jeune homme de Souvigny, nommé Gauthier, âgé de 24 ans, avait des douleurs de tête affreuses et en perdait la raison; j'ai, pendant dix minutes, imposé mes mains sur son front, puis il emporta deux bouteilles d'eau magnétisée; quelques jours après la guérison était complète.

Une jeune fille, nommée Marie Poirier, de la commune de Pernay, tombait évanouie quatre ou cinq fois par jour, elle avait aussi des crises nerveuses, et fût débarrassé de ce mal par une seule magnétisation et de l'eau magnétisée.

Madame Gontier, d'Ambillon, âgée de 57 ans, atteinte de crises affreuses depuis plus de deux ans, est revenue à la santé après deux magnétisation et deux bouteilles d'eau magnétisée.

M. Clison, vigneron de la commune de Saint-Roch, fut paralysé d'un bras, au mois d'octobre dernier; il poussait des cris si effrayants que tout le monde des environs en était épouvanté; son fils est venu me chercher en voiture, la nuit, en me disant que son père allait mourir; après deux voyages, le malade fut complétement guéri.

Dernièrement, à plus de cinq lieues de chez moi, il y avait un jeune homme de 19 ans, attaqué depuis longtemps par une maladie de poitrine; les médecins n'ayant plus d'espoir, ses parents, désespérés, vinrent me chercher en voiture; au troisième voyage, il entrait en convalescence. Ces braves gens sont dans la joie et voudraient quand même me récompenser; mais je ne puis rien

accepter, et ce serait un grand malheur si je recevais des récompenses matérielles. Pauvres âmes, qui attribuent ce pouvoir à moi seul.

Le petit François Pionneau, qui tombe et pousse des cris déchirants, est près de moi pour quinze jours, car je ne le garderai pas un mois ; c'est impossible, mon temps ne m'appartient pas; dans ce moment, j'ai un nombreux troupeau et les agneaux commencent à naître, ce qui m'occupe jour et nuit. Si pendant ces quinze jours, je ne puis vaincre l'obsession de cet enfant, je le reprendrai après l'hiver ; certes je ne l'abandonnerai pas.

je l'initierai à notre doctrine de charité, d'amour pour tous ; je crois qu'un grand Esprit s'est incarné dans le corps de cet enfant. Je serai si heureux, mon Dieu, si avec l'aide de nos bons guides je puis le guérir!

Pensez à moi, frères dévoués, et dites-vous que le pauvre berger du Plessis, qui a tant de fatigues pendant le jour, a bien besoin de votre aide fluidique, pour avoir la force, pendant la nuit, d'aller guérir qui souffre au détriment d'un sommeil qui lui serait utile. Je suis aidé, puisque ma santé se soutient, et j'en remercie Dieu et les Esprits amis.

Votre frère en doctrine, qui vous aime de toute la force de son âme. PIERRE HOUDÉE.

Réflexions de M. Greslez, de Sétif.

M. Greslez a pensé que, peut-être, nous ne voulions pas imprimer ses remarques ; il est dans l'erreur. il est très-sympathique à la Société spirite de Paris, qui lui envoie le salut fraternel. Il y a profit à le lire.

Messieurs,

Je lis dans la *Revue* d'octobre 1876, page 317... « En lisant la correspondance plus spécieuse que fondée en ses déductions, qui a paru récemment dans le *Messager*. » M. D. A. C. ne s'explique pas d'avantage. Je répondrai comme ce disciple de je ne sais quel philosophe ; ὄφον ῥὸν, διδαξ διδ- (frappe, mais enseigne). Expliquez-moi, de grâce, en quoi mes déductions sont mal fondées. En lisant les lignes qui suivent, je trouve l'approbation de toutes les déductions que j'ai émises, excepté sur le mot miracle. — M. D. A. C. dit : « Il n'y a pas à discuter sur le mot miracle. » Là, je proteste : il faut toujours discuter c'est-à-dire s'expliquer quand on paraît n'être pas d'accord. Je dis paraît, car en réalité je suis parfaite-

ment d'accord avec M. D. A. C. ayant eu soin de déclarer d'avance que je prends le mot miracle dans son sens étymologique, excluant l'idée de surnaturel qui est un non sens. Je suis donc critiqué sans que l'on ait pris la peine de me lire. Rayez, si vous le pouvez, le mot miracle du dictionnaire, j'en serais enchanté pour ma part; mais ce n'est pas aussi facile à faire qu'à dire.

Ce qu'il importe de bien déterminer dans la question que j'ai soulevée à propos du miracle, c'est le véritable caractère des phénomènes spirites que je trouve méconnus dans la plupart des écrits sur la matière; l'on se contente de dire : Ce sont des phénomènes naturels. Dès lors on se figure qu'ils ne présentent aucune distinction à établir avec les autres phénomènes de la nature, ce qui est une erreur radicale et désastreuse pour l'avenir de la doctrine.

Les phénomènes de la nature connus jusqu'à présent sont de deux sortes : 1° Ceux où n'intervient, au moins visiblement, aucun être vivant : 2° Ceux qui sont produits volontairement ou involontairement par les hommes et les animaux; on a classé les phénomènes spirites dans cette deuxième catégorie, parce qu'on s'est imaginé qu'ils dépendaient uniquement de la volonté des Esprits, jointe à celle des médiums, dont ils peuvent se passer à la rigueur. Aveugles que vous êtes, si de telles conditions suffisaient, vous ne verriez que manifestations partout et à chaque instant; car ils sont nombreux les Esprits qui désirent se manifester, et les médiums, conscients et inconscients ne leur feraient pas défaut, tandis que dès à présent, dans beaucoup de localités où se trouvent des médiums, on a beau évoquer, il est impossible d'obtenir une manifestation intelligible. Et les Esprits sont là cependant : posez vos mains sur une table, vous les sentez qui agissent sur votre système nerveux, mais là se borne leur pouvoir, parce que la condition essentielle, c'est-à-dire la volonté divine, fait défaut. Un jour (autrefois), je me trouvais dans une réunion avec plusieurs médiums; l'un d'eux avait reçu l'avis qu'il serait privé de sa faculté pendant tant de jours et ce terme n'était pas encore expiré; je priai son guide, Esprit supérieur, de vouloir bien en faveur de l'assistance abréger la punition de son protégé; il me répondit que cela ne dépendait nullement de lui, que Dieu se réservait de permettre ou d'interdire les manifestations; et depuis, sans exception, l'expérience m'a toujours confirmé cette règle. Les phénomènes spirites forment donc une catégorie à part parmi les phénomènes naturels; ce sont des phénomènes d'ordre divin, ayant pour objet de donner ce

cachet à la grande mission spirite ; c'est ce qui en fait la force et la gloire : ce sont les lettres de créance des enseignements des bons Esprits. Les mauvaises manifestations sont les ombres nécessaires au tableau, les épines qui donnent un prix à la cueillette de la fleur. Supprimez le caractère divin des manifestations, le spiritisme perd tout son prestige. Rien ne l'élève au-dessus des choses ordinaires de la vie. Voilà ce que je voudrais faire comprendre d'abord à mes frères en croyance et plus tard aux masses. Au lieu de trouver des auxiliaires, je ne rencontre qu'opposition, critique mal raisonnée.

M. D. A. C., dans son article qui commence page 314, prétend que les Esprits sont fort peu voyants et fort peu auditifs. Il peut y avoir du vrai dans cette assertion, mais je la crois exagérée. La question a besoin d'une étude plus étendue. Si les Esprits n'entendent point ce qui se dit près d'eux, comment pourraient-ils entendre l'évocation à des distances immenses ? A mon avis, l'évocation est transmise par un agent supérieur. Je connais un Esprit qui, quoique fort éloigné parfois, entend tout ce qui se dit, et perçoit tout ce qui se pense simultanément sur la terre. J'ai remarqué que les Esprits sont généralement plus lucides que les hommes, même à l'état de somnambulisme. Or, un somnanbule est déjà plus lucide qu'une personne éveillée, puisqu'il voit à travers la matière opaque et à travers de grandes distances. J'ai remarqué que l'esprit d'une personne qui, de son vivant, ne savait pas lire, lisait parfaitement une lettre pliée dans une poche ; j'ai remarqué aussi que beaucoup d'Esprits lisent des livres fermés et vous indiquent la page où vous trouverez tel renseignement. (*A suivre*).

Causeries d'un ancien directeur.

Ce soir, grande bataille au Vaudeville. Bonne chance à l'auteur, aux artistes, à la direction.

Une intéressante physionomie que celle de Sardou ! J'ai eu la bonne fortune de l'observer de près pendant nos séances de l'année... Je ne préciserai point le millésime, afin de ne pas trop nous vieillir l'un et l'autre. Nous nous réunissions à l'effet, lui, de me faire une pièce ; moi, de la jouer.

Nous devons confesser qu'il fut alors bien peu question de théâtre entre nous. Le hasard jeta, dès le début, la conversation sur le terrain du spiritisme, et il fut impossible d'en sortir. On n'ignore

point que Sardou était, et est peut-être encore un des adeptes les plus fervents de la religion spirite. Si je n'ai point gagné, à ces conversations, un bon et fructueux manuscrit, comme il arrive à Sardou d'en doter les directeurs de théâtre, j'ai dû, par compensation, de bien agréables heures à mon interlocuteur, vif, spirituel et convaincu.

Je tâchais de lui tenir tête. Je lui opposais des bribes d'anatomie et de théodicée ; j'admirais le côté rêveur et l'induction métaphysique du spiritisme ; mais je refusais d'admettre, à l'état de dogme, la vapeur animée et mystique des sphères intermédiaires.

Sardou me combattait avec des faits.

Il m'en cita un, alors tout récent, qui fit sur moi une vive impression.

Sardou était membre d'un cercle de spirites composé d'hommes intelligents, instruits, appartenant au meilleur monde. Leur foi était sincère. Leurs séances avaient un caractère absolument sérieux. Ils ne seraient point venus perdre leur temps au jeu (indigne d'eux) d'une mystification réciproque.

Un soir qu'ils étaient réunis — les mains se touchant, suivant la formule — la table annonça qu'une âme demandait à se mettre en communication avec le cercle.

On fit entrer l'âme.

Elle apprit qu'elle se trouvait fort en peine, attendu que le corps, complété par elle il y a plus de cent ans, était celui d'un nommé *Thomas* (je prends ce nom au hasard, ne me rappelant pas le vrai), et que ce Thomas, personnage riche, honoré de la dignité de maire, et très-considéré de son vivant, n'avait été, en réalité, qu'un mauvais homme, spoliateur de parents ruinés par son fait.

On demanda à l'âme où s'était passé l'incident.

— Dans la commune de Z..., répondit-elle.

On prit des notes; on invita l'âme à dire ce que l'on avait à faire en faveur de ce Thomas, qui, toutefois, attendait bien longtemps pour se repentir. — « Il faut prier pour lui, et savoir s'il reste des héritiers à qui réparation puisse être faite. » — Sur ce, l'âme se tut, et la séance s'arrêta.

Les membres du cercle s'interrogèrent pour savoir si l'un d'eux avait eu antérieurement une connaissance quelconque de ce qui concernait, soit le Thomas, soit sa commune. Jamais personne n'avait entendu parler ni de l'un ni de l'autre ; chacun l'affirma sur l'honneur et par écrit.

On nomma une commission, chargée d'écrire officiellement au maire fonctionnant dans la commune en question.

Non moins officiellement, il répondit par une première lettre qu'il ne comprenait absolument rien à ce qui était réclamé de lui, et par une seconde, qu'après bien des recherches il était parvenu à constater l'existence d'un nommé Thomas, lequel avait, en effet, été maire de la commune de Z... à l'époque indiquée. Au surplus, on ne lui connaissait point de parents dans la contrée. S'il en existait autre part, on n'avait pu le savoir. La déclaration était dûment certifiée et légalisée.

Ainsi, voilà des hommes de toute sincérité, de toute notoriété, qui, sans renseignement préalable, sans aucun lien avec un passé et avec un nom déterminés, se trouvent instruits — par l'intermédiaire d'une table — d'un nom, d'une fonction et d'une localité rigoureusement réels!

Sardou me fit voir les procès-verbaux, les pièces officielles et les signatures authentiques.

J'étais abasourdi!

Je ne me rappelle plus bien le reste. Je pourrais avancer que, dans d'autres séances, on parvint à obtenir des révélations à l'aide desquelles on retrouva un parent de Thomas; que ce parent était dans la plus affreuse misère; que, grâce aux remords de l'âme en peine, on découvrit une cachette où se trouvait une somme qui rendit au parent pauvre l'aisance à laquelle il avait droit. Mais, en présentant ce dénouement au lecteur, je commettrais peut-être un excès d'imagination. Or, en fait d'imagination, et puisque Sardou est en cause, il me paraît superflu de donner à ce riche.

En le quittant, je lui fis remarquer qu'avec sa science de spirite il pouvait, à l'avance, être renseigné sur le sort de ses pièces. — « Non, répondit-il en riant, puisqu'elles ne sont pas de l'autre monde. » — C'est vrai, mais leur succès en est!

Sardou était déjà au bas de l'escalier lorsque me vint cette réplique agréable, mais tardive. (Extrait du *Figaro* 1877.)

HOSTEIN.

L'homme sensitif (1).

Messieurs,

L'ouvrage allemand, en 2 gros volumes, que vous m'avez confié, le

(1) Cet ouvrage nous a été envoyé par M. Daniel Strong; nous le prions d'agréer ici tous nos remercîments, puisque nous ignorons le lieu où il réside actuellement.

14 décembre 1876, dont l'auteur est M. le baron de Reichembach, docteur en philosophie et membre d'une foule de sociétés savantes, traite d'une nouvelle force de la nature qu'il veut avoir découverte, et qu'il a baptisée du nom de : *Od*.

L'ouvrage est intitulé : «L'homme sensitif». Ce savant a trouvé que certains êtres humains, qui ne sont pas fort rares et qu'il appelle *sensitifs*, sont doués de la faculté de voir luire presque tous les objets, dans une chambre complétement obscure, après y avoir séjourné pendant un laps de temps plus ou moins long, parfois, jusqu'à plusieurs heures; les êtres organiques, surtout, ont plus de phosphorescence.

Cette lueur, d'après lui, n'est qu'un nouveau dynamisme, ou plutôt, l'émanation de cette force inconnue jusqu'alors, qu'il appelle : *Od*.

La lueur se produit, dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel, du jaune au bleu, de façon que le côté gauche de l'homme, par exemple, dans ses extrémités et les doigts de la main gauche, produisent une phosphorescence jaune ; les doigts de la main droite donnent une lueur bleue qui produit, sur le sensitif qui s'en approche, une sensation agréable de fraîcheur, tandis que l'émanation jaune, donne le sentiment d'une moiteur désagréable.

M. de Reichembach a expérimenté pendant 10 ans avec un grand nombre de sensitifs ; il constate l'accord, les sensations de ses sujets plus ou moins voyants, plus ou moins sensibles, mais, lui-même n'est pas un sensitif. Ses sujets sont choisis parmi les personnes les plus honorables, les plus désintéressées, dont il cite les noms ; il y en a plusieurs centaines.

L'auteur développe l'importance de sa découverte dans une foule d'aperçus très-remarquables ; l'*Od* a beaucoup de rapports avec le magnétisme, avec les effets produits par le rapprochement des êtres humains entre eux ; avec la sympathie ou l'antipathie éprouvée sans motifs apparents et tous les phénomènes de la nature et de la vie universelle.

La découverte de ce savant n'est pas mieux reconnue par la science officielle que beaucoup d'autres. M. de Reichembach a trouvé un formidable contradicteur dans M. de Liebig, le célèbre chimiste allemand.

Aux spiritualistes germaniques de ce temps qui ont voulu l'entraîner sur leur terrain, le baron répond dans sa préface, que ni lui, ni ses sujets, n'ont eu l'honneur de rencontrer un esprit dans leurs

recherches ; de ce côté, l'auteur nie, comme M. de Liébig a nié lui-même ! c'est une faiblesse inhérente à la vanité humaine. L'*Od* a de l'analogie avec les fluides, et dans l'ouvrage du grand médium voyant des Etats-Unis, Davis, j'ai lu de belles pages où se retrouvent les phénomènes analogues aux lueurs odiques.

CH. DE RAPPARD.

Le Livre Idéal.

NOUVELLE

(*Suite*). Voir la *Revue* de février 1877.

C'était pendant la récréation : une heure que je voyais approcher dans l'appréhension la plus vive, en songeant qu'elle me mêlerait forcément à mes compagnons, libres de discipline, et m'exposerait à leurs railleries. Dans la seule pensée d'y échapper, je me retirais habituellement vers la partie isolée du jardin. J'avais adopté un banc à moitié brisé et caché, en même temps qu'ombragé, par des lilas touffus. — Là, les yeux obstinément attachés sur un livre de leçons qui n'était pour moi qu'un moyen de contenance, je laissais aller ma pensée vers la chère maison où toujours j'avais trouvé accueil et sourire ; le doux nid maternel où tout regard se faisait caressant, où toute voix se faisait tendre, où tout sourire se faisait ami, comme si êtres et choses eussent voulu prendre pour l'enfant gâté le regard, la voix, la bonté de sa mère. J'évoquais ainsi le passé caressant, et quand les larmes qui gonflaient mon cœur montaient à mes yeux, j'inclinais plus bas la tête sur mon livre, réprimant mes sanglots, tandis qu'autour de moi s'élevaient les éclats de rire de mes joyeux compagnons, oiseaux apprivoisés qui enchantaient leur cage.

Ce jour-là, dans la seule préoccupation de passer inaperçu, je me glissai vers mon refuge d'un pas rapide et les yeux baissés. Ce fut seulement au moment où, touchant au banc, je relevai la tête, que mon regard se rencontra avec celui d'un élève assis à ma place habituelle et qui me salua d'un sourire bienveillant. Cet élève, qui s'appelait Jules Aubriet, avait seize ans ; je l'avais souvent entendu citer comme possédant une instruction bien supérieure à celle qu'ont acquise les jeunes gens de cet âge.

En le voyant, je restai interdit ; puis sans trouver une parole, je fis un mouvement pour m'éloigner.

— Comment, dit-il, vous vous en allez ?

Et comme je balbutiai un mot d'excuse :

— Non, non, restez, interrompit-il, et pardonnez-moi mon indiscrétion involontaire. C'est à moi à vous céder cette place qui est la vôtre ; je ne voulais la partager qu'à la condition de ne pas être importun.

Il dit cela d'un ton de cordiale franchise qui m'obligeait à une réponse. Je l'assurai, en quelques mots, que sa présence ne pouvait me désobliger et je pris place à côté de lui ; mais en même temps obéissant à ma timidité craintive, j'ouvris mon livre et feignis d'être entièrement absorbé par l'étude.

Non plus que les autres jours je ne lisais pourtant ; seulement mes pensées ne suivaient plus le même cours. Les paroles que je venais d'entendre me faisaient faire un retour sur moi-même ; je me demandais pour la première fois si, dans mes rapports avec ces jeunes gens, les torts n'étaient pas aussi de mon côté. J'avais voulu croire à la malveillance, tandis qu'il ne s'élevait autour de moi que de l'indifférence ; et voilà qu'en échange de cette indifférence, qu'après tout je n'avais rien fait pour vaincre, je rendais défiance et rancune.

Ces pensées passaient rapidement et confusément dans mon esprit ; en même temps je me reprochai la maladresse qui me faisait accueillir si froidement les avances de mon compagnon. Pourquoi l'avais-je retenu si je lui marquais mon ennui ? que devait-il penser de mon silence prolongé ; l'attitude que j'avais prise m'embarrassait d'avantage à chaque seconde, sans que j'eusse la force d'en changer. Enfin je relevai la tête en feignant de repasser de mémoire les lignes de ma leçon et je jetai un rapide coup d'œil sur mon voisin.

Quel soulagement j'éprouvai ! Il ne prenait pas garde à moi et concentrait toute son attention à observer une fourmilière. Je respirai plus à l'aise ; ma contrainte inquiète disparut en même temps que mon embarras, et je me pris à regarder ce jeune homme. Il avait une physionomie expressive, sérieuse, sympathique pourtant, qui me fit oublier toutes mes préventions. Au bout de quelques minutes, je m'étais rapproché pour considérer avec lui le travail des fourmis.

— Ne pensez-vous pas comme moi, me dit-il, que c'est là un spectacle qui encourage ? Il montre les miracles qu'accomplit le travail persévérant.

Ce mot réveilla ma rancune :

— Dites plutôt, répliquai-je avec quelque amertume, que ces prodiges de l'instinct, qui font penser aux prodiges de l'intelligence, sont faits pour décourager la bonne volonté, puisqu'ils ne sont que le résultat d'un don capricieux qu'il n'est pas en nous d'acquérir.

Et comme il me regardait avec étonnement. — Vous considérez, continuai-je, les aptitudes de ces insectes, et vous vous écriez : merveille! pour moi qui pense aux êtres moins favorisés, je vois ici une injustice.

— Qu'en savez-vous? reprit-il vivement, connaissez-vous la loi qui préside à l'enchaînement des êtres? Quand vous avez en vous-même le sentiment de la justice, de quel droit le refusez-vous au *Tout* harmonieux dont vous n'êtes qu'un infime atome? Devant le problème que votre ignorance ne peut embrasser, par quelle étrange révolte concluez-vous au mal! Tenez, ajouta-t-il plus doucement, vous souffrez et vous voyez les choses à travers vos découragements, et vos tristesses; dans le concert universel, vous ne sentez que les dissonnances, eh bien! vous ne voyez pas tout et vous entendez mal. Il y a en nous-mêmes une voix qui nous assure que notre destinée dépend de notre courage; c'est cette voix-là qu'il faut écouter : elle conseille les grandes choses, et elle fait les grands hommes.

— Ainsi, lui dis-je, vous croyez à la toute-puissance du travail!

— J'y crois de toutes les forces de mon esprit, le travail est le levier qui soulève tous les obstacles.

— Levier impuissant, répondis-je, s'il n'a le génie pour point d'appui, et le génie est un privilége.

Il se tut un instant : — Vous voulez m'embarrasser, dit-il enfin, pourtant je sens que votre objection repose sur une apparence. Cette supériorité intellectuelle qui vous blesse, c'est la continuité du travail qui la développe. Je ne puis le démontrer, mais j'en ai la conviction profonde.

Je fis un geste de doute.

— Mais vous soutenez la négation du libre arbitre; pensez-vous à cela! Eh! comment pourrais-je estimer en moi les qualités qui, n'étant pas dues à un effort de ma volonté, me seraient, pour ainsi dire, étrangères?

Non, non, continua-t-il en s'animant, ma raison proteste contre tout arbitraire; mon âme, qui s'indigne de la faveur, a soif de justice. Il faut que je crois en ma personnalité libre, afin de consacrer mes forces à la grandir.

Il parlait avec chaleur; on sentait sa conviction dans l'exaltation de ses paroles. Pour moi, mon esprit froissé avait besoin d'accuser et de contredire.

— Je conçois que vous conserviez une opinion qui vous est si avantageuse, dis-je avec une nuance d'ironie, et que vous ayez quelque peine à renoncer au bénéfice de votre supériorité.

— Vous choisissez mal votre exemple, répondit-il froidement, quand je vins ici il y a deux ans, j'étais moins instruit que vous; ma mémoire, que j'avais trop peu exercée à l'étude, ne servait pas d'abord ma volonté; je pris d'autant plus de peine et dans cette lutte de tous les jours, c'est ma volonté qui a vaincu et assoupli ma mémoire.

Vous m'avez forcé à vous entretenir de moi, dit-il en voyant que je me taisais, c'est m'autoriser à vous parler de vous-même. Eh bien, laissez-moi mettre de côté toute réserve pour vous avertir que vous vous engagez dans une fausse route; vous cédez à un mouvement d'amour-propre qui paralyse vos facultés.

Et comme je protestais : Oh, dit-il, vous criez, c'est que j'ai mis le doigt sur la plaie; cependant je poursuivrai, car je veux vous guérir. Je ne dis pas, du reste, que vous lisiez en vous-même; mais interrogez-vous, et vous saurez que votre humilité souffrante, votre susceptibilité maladive, naissent d'un sentiment de votre vanité blessée. Vous avez vécu jusqu'ici dans une atmosphère enbaumée de tendresse, qui a développé en vous une sensibilité précieuse sans doute, mais dangereuse aussi, en ce sens qu'elle a énervé votre énergie. Vous avez dû nécessairement souffrir dans ce nouveau milieu où chacun s'essaie aux luttes de la vie, et où l'on n'apprécie le mérite que lorsqu'il sait s'imposer. Il vous aurait fallu vaincre vos regrets et non vous y appesantir. Maintenant, si vous n'y prenez garde, votre cœur passera de la tristesse à l'amertume, et en vous isolant toujours en vous-même, vous vous amoindrirez dans l'égoïsme. C'est là l'écueil; car pour être un enfant gâté, je n'y vois point de mal, à la condition que vous ne vous engourdirez pas dans les langes du passé; mais que vous marcherez vaillamment vers l'avenir : or la route de l'avenir s'appelle le travail.

Il s'interrompit : Mon Dieu, voilà que je sermonne! n'allez pas me prendre pour un pédant au moins! et sur toute chose, ne me sachez pas mauvais gré si ma sympathie m'a entraîné jusqu'à vous parler librement comme à un ami. C'est la seconde fois que vous

aurez à me pardonner une indiscrétion, ajouta-t-il en me tendant la main.

Moins blessé de sa sévère franchise que touché de l'intérêt qu'il me témoignait, je pris sa main et la serrai dans une effusion de cœur; puis je lui confiai mon chagrin d'être isolé de toute affection, mes défaillances devant les difficultés d'études nouvelles. Il sut me consoler sans froisser ma sensibilité et sans la flatter. Il eut des paroles charmantes qui me faisaient sourire à mes larmes, et des paroles sérieuses qui fortifiaient ma résolution; quand je lui parlai de ma mère, d'une voix attendrie, il m'écouta avec émotion : « Faites qu'elle soit fière de vous, me dit-il, » et quand je lui racontai les douces journées que j'avais passées près de ma jeune sœur, beau petit ange qui m'avait donné son premier sourire, et à qui j'espérai faire bégayer sa première parole, il ajouta : « Travaillez à être un jour son soutien. »

Au contact de ce caractère, affermi dans le devoir, je compris la tâche que j'avais à remplir, et je l'acceptai avec joie. Je dis alors mes résolutions, mes projets; Jules qui m'écoutait en souriant prit sur le banc mon livre abandonné tout ouvert.

— Je vous ai fait oublier votre leçon, dit-il, voulez-vous que nous la répétions ensemble?

Alors il m'expliqua tous les termes qui avaient frappé mes yeux sans arriver jusqu'à mon intelligence. Il parlait simplement, clairement, étudiant sur ma physionomie l'effet de sa parole, me communiquant en quelque sorte un reflet de son intelligence lumineuse, ne laissant pas passer un mot qu'il n'eût lu dans mes yeux que j'en avais saisi le sens.

Au moment où il me donnait la dernière explication, comme je me levai, radieux de l'avoir compris, la cloche, qui marquait la fin de la récréation, sonna.

Par un mouvement spontané, je me jetai dans les bras de mon nouvel ami.

— A demain? me demanda-t-il.

— A demain! répondis-je, d'un ton de résolution qu'il pouvait traduire par la promesse de me rendre digne de ses soins.

Et c'est ainsi que se noua ma plus précieuse amitié.

M^me^ Georges Cochet.

(*A suivre*).

Une commission d'outre-tombe.

Porudno, poste Jaworow (Galicie Autrichienne, 14 décembre 1876.

MESSIEURS,

Il y a bien longtemps que je n'ai donné de mes nouvelles à la *Revue Spirite*, j'étais toujours par monts et par vaux et je n'avais rien d'intéressant ni d'extraordinaire à vous annoncer des contrées dans lesquelles je me trouvais. Enfin je reçois un numéro d'un petit journal du dimanche, dans lequel est décrit un fait spirite qui s'est passé en Pologne, dans une localité de ma connaissance, et qui mérite d'autant plus de créance que c'est le curé de l'endroit qui en est le propagateur.

Sur le territoire de la fortune de Garbow appartenant aux comtes Jezierski, vivait un coloniste nommé Simon Smolak, homme très-respectable, très-pieux et très-ardent catholique. Smolak avait servi autrefois au château ; là il apprit à lire et à écrire ; il a été envoyé plusieurs fois à Varsovie et même à Dresde par ses maîtres, ce qui en a fait un homme plus civilisé que le reste des paysans. Ayant économisé quelques centaines de florins de Pologne, il s'est marié, après quoi il s'est chargé de défricher un espace de terrain, nommé Amelin, où il bâtit une ferme propre et bien organisée. Il y planta des arbres fruitiers, y établit un rucher et en retira du profit. Bon agriculteur, soigneux et économe, vivant modestement, dans l'amour de Dieu et du prochain, Dieu bénit son travail et il était parvenu à mettre quelque argent de côté, tout en ne refusant jamais d'aider ceux qui avaient besoin de lui. Il jouissait de l'estime générale dans sa contrée et fut élu maire.

La petite ville de Garbow possédait une église paroissiale bâtie en bois et placée sur une élévation ; les jours de grande fête il s'y rassemblait jusqu'à 8,000 personnes. Les propriétaires de Garbow moururent et les héritiers étant absents, l'église n'était point réparée ; le clocher surtout menaçait ruine. Tout cela tourmentait notre bon et pieux Smolak. Un jour il vint au nom de la commune demander du bois à l'administrateur des terres, fit une quête parmi les paroissiens, loua des ouvriers à ses frais et surveilla les travaux ; un beau clocher bien solide remplaça l'ancien. Smolak avait ramassé près de 1,500 roubles (3,750 francs), c'était plus qu'il n'en fallait pour reconstruire le clocher ; il remit le reste au curé pour restaurer un peu la vieille église qui était également en mauvais état.

Etant un jour chez le curé de Garbow — dit l'auteur de l'article — je fus frappé du bon air de l'église qui était toute refaite, repeinte et fort élégante. Je demandai au curé qui avait fait tout cela?

— C'est ce bon Smolak d'Amelin — me répondit-il —; il m'a rendu l'argent qui est resté de la construction du clocher, il y a ajouté de sa poche 800 roubles (2,000 francs) et il m'a envoyé encore 600 roubles (1500 francs) après sa mort!

— Comment! Smolak ne vit plus? — demandai-je.

— Il a été tué par accident, — dit le curé. — Il avait enterré un vieux fusil pendant la révolution de 1863. Un jour, voyant que les moineaux lui mangeaient toutes ses cerises, il s'est rappelé son fusil. Après l'avoir déterré et démonté pour le nettoyer, il ne pouvait parvenir à retirer la charge qui était restée dans le canon. Il mit la culasse dans le brasier de sa cheminée. Ceci ne l'ayant aidé en rien, il voulut s'assurer que l'air pouvait passer par le canon; à cet effet il essaya de souffler dedans. Malheureusement la chaleur fit partir le coup, et le plomb lui passa à travers la bouche et la nuque. On envoya chercher le médecin et le prêtre, mais il n'y avait pas moyen de le sauver. C'est moi qui l'ai disposé; il mourut avec toute sa présence d'esprit et put lui-même me raconter les détails de l'accident dont il était victime. Sa mort fut exemplaire, et tout le pays assista à son enterrement.

Quelques semaines plus tard, sa fille vint me voir et, me remettant 600 roubles, me dit que son père lui étant apparu, lui avait désigné l'endroit où était caché cet argent, lui ordonnant d'aller le prendre et de le porter chez le curé pour qu'il pût renouveler les autels de l'église. Je lui fis remarquer que cela pouvait être l'effet de son imagination, mais elle persista dans sa conviction, disant qu'elle l'avait bien vu et entendu, et que du reste elle n'avait aucune connaissance ni de l'existence de cet argent ni de l'endroit où il se trouvait.

Je vous raconte ce fait — ajouta le curé — parce que réellement il me fit cet envoi après sa mort, et dans ce moment j'achève les autels.

Un fait d'apparition ne paraîtra extraordinaire à aucun Spirite, car aujourd'hui nous y sommes habitués et nous comprenons tous ce qui autrefois aurait causé tant d'étonnement et de terreur, et en outre aurait donné lieu aux plus bizarres interprétations. Celui-ci cependant est bon à être consigné, je pense, pour deux raisons : D'abord, l'Esprit a parlé, il a désigné un endroit inconnu à sa

fille et lui a dit qu'elle trouverait là une certaine somme d'argent, qui, en effet, s'y est trouvée ; puis encore il lui a donné à remplir une commission bien déterminée ; ceci est plus rare que ne le sont de simples apparitions, et donne une preuve irréfutable de la réalité de la vie d'outre-tombe, et de la possibilité de se montrer, d'agir et de parler dans des circonstances données. Ensuite, ce fait nous fournit une preuve de plus à ajouter à tant d'autres, que l'Esprit, après avoir quitté son enveloppe charnelle, ne change pas tout d'un coup, comme on nous l'enseigne, pour devenir ange ou démon, mais conserve les idées, les goûts, les vertus et les vices qu'il avait à l'état d'incarné.

Simon Smolak était pieux ; catholique dévoué, il avait bâti un nouveau clocher et avait ajouté de ses économies 800 roubles pour remettre à neuf sa chère église paroissiale qui menaçait ruine. Il voyait cependant que cet argent ne suffirait pas. Il fallait encore rafraîchir les autels qui étaient vieux aussi ; il s'est décidé à sacrifier pour cela le reste de ses épargnes qui étaient soigneusement cachées et dont personne ne connaissait l'existence. Il aurait probablement porté lui-même ce nouveau secours à son curé, mais la mort le surprit et il ne pût exécuter son projet. Comme Esprit, il souffre à l'idée que ses intentions n'ont pu être remplies. Que fait-il? Il revient sur terre pour apprendre à sa fille où est l'argent et comment elle doit l'employer. Maintenant il est heureux de voir l'église et ses autels bien restaurés, et de penser que les paroissiens pourront encore en jouir pendant bien des années, et probablement prieront pour le bienfaiteur auquel ils le doivent.

Si vous êtes de mon avis, Messieurs, veuillez faire connaître ce cas à nos frères par la *Revue Spirite*.

Agréez, je vous prie, mes saluts fraternels, et, à l'occasion de la nouvelle année, mes vœux pour la propagation du Spiritisme.

HENRI STECKI.

Fédération Britannique, continentale et générale.

MADAME BUTLER

Vers la fin du mois de janvier, un groupe d'étrangers (s'il est permis à un spirite d'écrire ce mot) arrivait à Paris, dans le but de poursuivre en France une vaste campagne organisée contre la la prostitution de tous les pays. C'étaient M. James Stansfeld, membre du parlement anglais, ancien ministre d'Etat, M. James

Stuart, professeur à l'Université de Cambridge, M. le professeur Aimé Humbert, de Neuchâtel, ancien envoyé suisse au Japon, M. George Butler principal du collége de Liverpool, M. Donat Sautter, de Genève, auteur d'une brochure très-sérieuse sur la moralité publique, un Belge, M. Jean Nicolet, et Madame Joséphine E. Butler, l'initiatrice du mouvement.

C'est à l'année 1869 que remonte l'origine de cette campagne. A cette époque, un bill du parlement établit pour quelques stations maritimes et navales du sud de l'Angleterre le régime de la prostitution légale. Mme Butler se sentant atteinte dans sa dignité de femme, réunit chez elle deux ou trois amies; au bout de deux mois, elle constitua une ligue de plusieurs centaines de dames pour combattre l'envahissement du mal, pour abolir cette dernière forme de l'esclavage; cette ligue fut bientôt secondée par de nombreuses associations d'hommes appartenant aux diverses parties de la société, et s'étendit non-seulement dans toute l'Angleterre, mais aussi sur le continent et en Amérique. En 1874, Mme Butler visita successivement tous les pays de l'Europe pour activer ce mouvement et étudier la question du relèvement de la femme. A son retour en Angleterre, le 19 mars 1875, elle mit les comités anglais en rapport avec ceux qui avaient été fondés en Suisse, en Italie, et créa définitivement la *Fédération britannique, continentale et générale*, pour l'abolition de la prostitution spécialement envisagée comme institution légale ou tolérée. Depuis ce temps la ligue a fait des progrès, en Belgique, en Allemagne, surtout en Suisse. En Italie, le 6 septembre dernier, les délégués de seize cents sociétés ouvrières ont été unanimes à donner leur adhésion. Enfin le récent voyage de Mme Butler et de ses collaborateurs semble devoir être fécond. Le Conseil municipal de Paris a pris l'initiative d'une réunion (1) qui a été des plus sympathiques à nos visiteurs. Partout où Mme Butler s'est prodiguée, malgré sa santé délicate, dans les assemblées des deux sexes comme dans le meeting des femmes, elle a produit une émotion profonde et elle a recueilli les plus chaleureux applaudissements. Elle partie, son œuvre ne périra pas, car elle a laissé de ferventes admiratrices qui tiendront à honneur de la continuer.

Des comités vont s'organiser et préparer leur part de travail pour le premier congrès international, qui doit avoir lieu à Genève

(1) Dans cette réunion, M. le professeur Humbert a fait l'historique complet de la Fédération.

au mois de septembre prochain. Ce congrès comprendra cinq sections : section de morale, section d'économie sociale, section d'hygiène publique, section de législation, section de bienfaisance.

Tous les travailleurs doivent s'intéresser à cette œuvre de relèvement. Nous pouvons laisser aux organes politiques et médicaux le soin d'envisager la question sous les faces qui les regardent plus particulièrement ; mais il appartient au spiritisme, plus qu'à toute autre doctrine, de la prendre en considération au point de vue de la bienfaisance et de la morale.

Avec Mme Butler « nous soutiendrons les refuges, les asiles des « victimes de la débauche; nous sauverons de malheureuses nau- « fragées; nous en recueillerons à notre foyer domestique ; nous « éloignerons du danger toutes les jeunes filles sans protection que « nous pourrons atteindre, avertir, diriger et mettre en position de « s'assurer une existence honorable. » (1)

Ne sommes-nous pas avec elle, quand elle s'écrie :

« Chacune de nous se sent touchée au cœur. L'âme de ma sœur « ne peut se corrompre sans que mon âme en reçoive une at- « teinte, à moins toutefois que, saisie de pitié, je ne me dévoue à « la rédemption de cette sœur infortunée, et que je n'offre à Dieu « ma vie pour le salut de son âme, comme mon rédempteur s'est « offert en sacrifice pour ma propre délivrance. »

Ce qui frappe d'abord en Mme Butler, c'est l'amour des petits et des humbles; mais on peut dire que c'est une grande intelligence au service d'un grand cœur, car en elle la logique est à la hauteur du sentiment, comme le prouvent ces paroles qu'elle oppose à la théorie du mal nécessaire :

« .. Je m'adresse directement aux hommes et je leur pose cette « question : Croyez-vous sérieusement, la main sur la conscience « que la dégradation et l'esclavage parmi le sexe féminin soient « au nombre des conditions d'existence de la race humaine ?

« Et si vous le croyez, êtes-vous prêts, dites-le moi, messieurs, « à présenter en holocauste à cette fatalité, soit votre sœur, soit « votre fille, soit votre mère, soit votre propre femme ?... »

Nous voudrions pouvoir citer toutes les paroles de madame Butler; nous voudrions surtout leur conserver cette force de persuasion qui se dégage de toute sa personne, et qui puise un charme de

(1) *Une voix dans le désert*, par Mme Joséphine Butler.

plus dans l'accent britannique, dans la lutte de la pensée avec une langue peu familière ; nous voudrions rendre aussi son maintien si distingué et l'angélique expression de bonté de son regard pénétrant, à la fois doux et volontaire. Ceux qui l'ont approchée et ceux qui l'ont entendue ne peuvent s'empêcher de l'admirer et de l'aimer, et les plus indignes, émus par sa voix inspirée, se trouvent emportés dans son œuvre. Pour nous, spirites, qui sentons en elle l'assistance des Esprits supérieurs et le souffle de la mission, nous comprenons sans peine la puissance communicative de son dévouement. Car « ce qu'elle a entendu dans le recueillement de « sa vocation, elle le proclame publiquement. Ce qu'elle a reçu « elle le dépense. L'appel auquel elle a répondu, elle l'adresse « autour d'elle et de proche en proche, pour qu'il pénètre au loin « dans toutes les directions, au foyer domestique, dans l'atelier, « dans le conseil des nations, et au sein des multitudes. »

Ce n'est pas un spirite qui parle ainsi, c'est Mme Butler.

« Le moment d'agir est arrivé, » dit-elle. Oui, nous avons mieux à faire que d'admirer : « il faut agir » en nous et autour de nous.

Femmes spirites, souvenez-vous que le spiritisme a proclamé l'égalité des sexes ; hommes, songez que celui qui fait la femme esclave deviendra peut-être esclave lui-même dans un corps de femme ; vous surtout, jeunes gens, mes frères, pensez que nous avons l'avenir à préparer, que ceux qui ont la lumière ont le devoir de la répandre, que ceux qui ont la force ont le devoir de la manifester. Ne restons pas à l'écart : une doctrine ne s'élève que par son action. Soyons toujours à l'avant, assimilons-nous toutes les grandes causes, affirmons la portée sociale du spiritisme. Allons vers tout ce qui est bien, et tout ce qui est bien viendra à nous ; car il n'y a pas deux vérités dans le monde, et tout ce qui travaille pour la vérité est destiné à l'embrassement universel.

Il y a un grand pas à franchir : laissons-nous entraîner par l'enthousiasme, sans regarder en arrière. Ne marchandons pas, ne considérons pas les sacrifices de l'égoïsme, ne voyons que les conquêtes de la solidarité. Souvenons-nous de cette nuit mémorable où les priviléges furent immolés sur l'autel de la patrie ; et tous ensemble, par une adhésion unanime, jurons d'effacer les traces iniques du passé, de délivrer ce que nous avons enchaîné, de purifier ce que nous avons terni, de relever ce que nous avons abaissé ; abdiquons les priviléges que nous avons soutenus et les

plaisirs que nous avons célébrés, aveugles qui n'avons pas vu l'esclavage derrière le privilége, la douleur de l'esclave derrière le plaisir du maître. Lions-nous irrévocablement par un engagement solennel. Promettons de n'accomplir aucun acte qui puisse accroître le mal d'abjection et de servitude. Si nous nous défions du tempérament national, transformons le devoir d'austérité en devoir de loyauté, et nous serons forts, ayant l'honneur pour rempart. Quand le pays est en danger, ses enfants s'enrôlent sous la bannière de la défense, les moins vaillants dressent le serment et la mort entre l'héroïsme et leur faiblesse, et marchent jusqu'au bout sans lâcheté ; ceux qui désertent sont flétris et châtiés, car ils ont forfait à l'honneur.

Quand le grand pas sera franchi, quand le fleuve sera traversé, et que les ponts seront coupés pour empêcher toute retraite, nous formerons sur l'autre rive le noyau de la société future. Dans cette nouvelle contrée les mots reprendront leur véritable sens : on pourra glorifier l'amour, sans que personne soit tenté de rougir ; et l'amour respecté, plus fort que les castes, brisera les dernières barrières qui divisent la société ; les filles du peuple seront toujours belles, et ce qui était la proie du mal deviendra puissance d'harmonie par la fusion des familles ; le mariage ne sera plus la fin de la jeunesse, la prostitution de l'homme ou l'immolation de la vierge : il sera un commencement et une transfiguration. Alors on n'entendra plus ce faux proverbe odieux : *Il faut bien que jeunesse se passe*, comme si la jeunesse, avec ses mystérieuses floraisons de sentiments ne devait pas être l'image de l'éternelle félicité. Alors les sociétés de la terre auront l'intuition des sociétés divines, et le règne de l'harmonie commencera.

Mais, pour faire une volonté avec nos désirs, une réalité avec nos aspirations, il ne faut ni hésitation, ni réticences. Comme dit Schiller :

« Tu dois croire, tu dois oser. Seul un prodige d'audace peut te « porter dans le beau pays prodigieux. »

Nous ne croyons pas exagérer l'importance de notre appel : toutes les questions vitales sont solidaires. La moralité publique, c'est la délivrance de la femme. La délivrance de la femme, c'est la mise en activité d'une force méconnue, c'est la constitution de la dualité humaine, le rétablissement de l'équilibre social ; c'est l'émancipation de l'intuition, après l'émancipation de la raison, et le triomphe du spiritisme est subordonné à l'accouplement de ces

deux éléments de recherche; c'est la pénétration du réel par l'idéal, et il n'y a jamais eu d'art véritable sans le concours de ces deux principes; c'est la revendication de l'amour par la justice, après la revendication de la justice par la force, et l'avénement de la paix universelle est subordonné à la fécondation de la justice par l'amour.

Le Vrai, le Beau, le Bien, souffrent du mal que nous avons à combattre. Liguons-nous pour être forts contre le mal et contre nous-mêmes, connaissons-nous, estimons-nous, aimons-nous. L'heure de la rénovation approche, répudions les idées de convention, dégageons-nous des préjugés, transformons-nous, et, pour finir par un mot de Mme Butler, — « soyons prêts, soyons fidèles (1) ! »

J. Camille CHAIGNEAU.

LE PAON ET LE COUCOU

FABLE.

Un paon se lamentait, le motif, je l'ignore.
On assure que dès l'aurore,
Entouré d'auditeurs attentifs et nombreux,
Il se disait proscrit, méconnu, malheureux.

Il était gras d'ailleurs. Il avait quelque aisance,
Des ombrages, des eaux, des fruits en abondance,
Et le droit de tout dire en toute liberté,
Droit que n'a pas toujours un penseur breveté.

Si parfois du ramier il imitait l'organe,
Bientôt il menaçait de son bec irrité.
Et puis, se pavanant, comme un paon se pavane,
Il parlait sur l'humilité.

« Oui, lui dit un coucou, l'univers te contemple ;
« Et moi, de t'admirer je ne puis m'empêcher.
« Mais tu vois... je suis maigre... et je prêche d'exemple.
« Il ne suffit pas de prêcher. »

L'ESPRIT FRAPPEUR.

Communication.

TOUS LES MORTS.

2 Novembre 1876.

Ceux qui reçoivent tous les jours les souhaits cordiaux des hommes, quelle que soit l'infinité numérique qu'ils constituent, se font

(1) Pour la fédération, s'adresser à M. de Morsier, 46 rue de Provence.

un plaisir, un devoir même, de venir auprès des êtres frères qui ont pour eux les sentiments qu'on se doit mutuellement lorsqu'on est imbu des principes indestructibles de la loi de solidarité. Quiconque prie pour les morts a droit à la sympathie des morts, quiconque prie pour tous les morts a droit à la sympathie de tous les morts. La *meilleure chose* qu'on puisse accomplir en ce monde, c'est d'aimer les morts, car c'est positivement d'eux que vous viennent tous les biens et tous les maux. Soyez en paix avec les vivants mais surtout soyez en paix avec les morts. Ils voient ce que vous ne voyez pas, entendent ce que vous n'entendez pas, au rebours des idoles dont parle le psalmiste. Aussi, bien souvent, ceux d'entre eux qui ont conservé les restes d'une ambition terrestre peu justifiée, ont-ils la permission d'inspirer les adorateurs des idoles et de leur donner des pensées contraires à la vérité la plus élémentaire.

Le monde des trépassés c'est le parallèle du notre ; c'est le bien et le mal, c'est le juste et l'injuste, le vrai et le faux. Chacun est servi selon ses tendances ; il est des vérités pesantes et des erreurs légères, momentanément, car chaque chose prendra sa place ; la vérité restera à la surface de l'Océan humain, l'erreur plongera et dans sa noyade se lavera de ses scories. Aimer les morts, s'occuper d'eux, c'est abandonner l'erreur pour aller à la vérité.

Adressez-vous aux morts : si vous êtes bons, ils recevront de ces relations fraternelles d'ineffables bienfaits ; si vous êtes inférieurs sous le rapport moral, vous trouverez là les moyens de vous améliorer. *Ce jour des morts* peut aussi bien s'appeler *le jour des vivants* il doit se nommer *le jour de tous*. Ce que les Spirites font à tous les instants de leur vie, tout le monde le fait ce jour-là. Il n'est plus alors d'incrédules véritables à la vie future, car tous croient aux morts, à ce moment de l'année, tous prient pour eux, sinon des lèvres du moins du fond du cœur.

A quoi attribuer cette manifestation qu'à de très rares exceptions près on peut appeler universelle? Consultez l'égoisme, il vous répondra. Sa croyance à l'action possible des morts sur les vivants est tellement ancrée dans le cœur de l'homme, elle se rattache si puissamment à sa nature même, que nul effort n'est capable de la déraciner. On peut la dissimuler, jamais la détruire ; et nul bienfait n'est comparable à celui-là. O vous qui avez eu le malheur de perdre la notion de la Divinité en l'enterrant sous les sophismes amoncelés par de soi-disant positivistes, supposez-vous délaissés du

monde entier ; où trouverez-vous un appui ? Vous avez considéré Dieu comme une inutilité dans la nature et, de votre autorité privée, vous l'avez supprimé. Vous serez seuls si toute protection humaine vous fait défaut, car vous serez impuissants à protéger les autres.

Et savez-vous ce que c'est que d'être seuls? Plaise à Dieu, à ce Dieu dont vous niez l'existence, que vous ne le soyez jamais! Si vous avez perdu la notion divine, conservez du moins la notion humaine par de là la tombe, l'Idée spirite que rien ne peut effacer et qui, émanation nécessaire de l'Idée divine, y ramène toujours les égarés de la voie éternelle ; que ce jour consacre une fois de plus la sainte union des vivants et des morts!

A chaque anniversaire nouveau, le nombre des *communiants* dans la pensée spirite s'est accru, et lorsque l'union sera complète entre les intelligences éclairées de l'un et de l'autre monde, l'univers terrestre aura atteint le degré qui le conduira définitivement à ses destinées supérieures.

MARC-BAPTISTE.

Une excellente brochure.

Il y a une infaillibilité matérialiste comme il y a une infaillibilité catholique : les deux se valent.

Cette réflexion est née dans notre esprit à la suite de la lecture d'un écrit que vient de publier un spirite de Pesaro, le professeur F. Rossi-Pagnoni, en réponse à deux articles, signé Stufa, parus dans le *Gazomètre*, journal qui s'imprime dans la patrie de Rossini.

En lisant ces deux articles, que notre coreligionnaire d'au-delà des Alpes a reproduit à la fin de sa brochure, nous avons pu nous convaincre que si les matérialistes italiens, dans leurs attaques contre le spiritisme, ne respectent pas plus la logique que les matérialistes français, ils respectent encore moins peut-être les convenances. Il est difficile, en effet, de traiter avec un sans façon plus grossier des adversaires qui ne vous provoquent pas et parmi lesquels se trouvent en grand nombre, des hommes recommandables par leur savoir et leur honnêteté.

M. Stufa expose, comme toujours, une doctrine spirite de fantaisie, imitant en cela ces jésuites qu'il préfère de beaucoup, on le comprend du reste, aux spirites. De cette façon, il ne lui est

pas difficile de la combattre. Il se livre aux plaisanteries que l'on connaît pour les avoir lues mille et mille fois dans les journaux. Il fait appel à la science, à la vraie, à celle dont les conclusions sont identiques aux siennes, et écrase le spiritisme sous le poids de ses anathèmes. Il s'indigne de ce que les spirites s'efforcent de couvrir *le visage putréfié du spiritualisme* avec le masque du spiritisme, *il volto putrefatto dello spiritualismo colla maschera dello spiritismo.* Il voudrait que les spirites, pour démontrer l'immortalité de l'âme, n'employassent que le raisonnement, comme l'a toujours fait, selon lui, l'école philosophique, depuis Socrate jusqu'à Mazzini, et n'eussent point recours à des fraudes insensées et à de fantasmagoriques tromperies.

Non content de cette affirmation plus que hasardée, M. Stufa s'égare jusqu'à ranger parmi les négateurs du phénomène spirite, l'illustre de Humboldt et le savant Carus dans la très-louable intention sans doute de montrer que tous les hommes de science sont de son avis.

Enfin son grand argument, celui qu'il réserve pour le coup de la fin, c'est la décision de la fameuse commission de Saint-Pétersbourg contre la réalité des phénomènes. Les savants ont prononcé ; nous devons nous incliner : tel est la conclusion de son syllogisme.

Le professeur Rossi-Pagnoni n'est pas de cet avis. Il croit que si Stufa (poële) emploie le combustible comme la logique, il produira toujours plus de fumée que de chaleur. Et il le démontre.

Si son adversaire a exposé un spiritisme de fantaisie, il en a fait de même pour l'histoire : chez lui la vérité fait autant défaut que la logique, et les contradictions fourmillent.

D'abord, il n'est pas vrai que l'école spiritualiste, depuis Socrate jusqu'à Mazzini, ait fait fi de l'expérience, pour démontrer l'immortalité de l'âme, et ait nié la possibilité de communication entre les deux mondes, puisque Socrate conversait avec un Esprit et que Mazzini était spirite, ce que M. Rossi-Pagnoni prouve d'une façon irréfutable. De même pour Humboldt et Carus, que M. Stufa, avec une singulière étourderie, range parmi les adversaires du phénomène spirite, alors qu'ils en confessent la réalité. Quant au phénomène, tantôt il est vrai, mais produit par l'électricité ou le fluide nerveux, et tantôt il n'est qu'une duperie, l'effet de mouvements musculaires de la part des rusés médiums qui ne semblent pas très-bien s'accorder.

Poursuivant sa tâche, l'auteur, qui ne prétend pas convaincre

M. Stufa, mais prouver au lecteur impartial combien est grande l'ignorance vraie ou feinte de nos adversaires, nous montre les plus grands hommes dont l'histoire fasse mention affirmant le phénomène spirite, et cela par des citations pleines du plus grand intérêt. Expliquer ce fait irrécusable par l'hallucination lui paraît par trop commode.

A la science, il oppose la science ; aux commissions scientifiques, les commissions scientifiques. Et comme, sur le même sujet, il en montre, concluant en sens opposé, il demande avec juste raison aux matérialistes qui ont une si robuste foi dans les commissions scientifiques, pourquoi ils acceptent les décisions des unes et repoussent celles des autres.

Enfin, arrivé à notre époque, il s'occupe de la trop fameuse commission de Saint-Pétersbourg, qui s'est réunie non pour étudier le spiritisme — il le prouve jusqu'à la dernière évidence, — mais pour conclure contre le phénomène spirite, qu'affirmaient deux des membres les plus illustres de l'Académie des sciences.

Un des passages les plus intéressants de la brochure est celui où il met en scène Crookes, Wallace et tous ces savants anglais qui n'ont pas craint d'affirmer avec éclat une vérité qu'ils avaient d'abord combattue, le jour où, après de longues, patientes, minutieuses et courageuses investigations ils ont pu arriver à la constater. Heureuse Angleterre !

Après avoir fait une citation de Kant, ou le grand philosophe prédit qu'avant peu on parviendra à démontrer que l'âme humaine peut, dès ce monde, communiquer avec ceux qui l'ont quitté, notre cher coreligionnaire s'adresse ainsi au directeur du *Gazomètre* : « Maintenant, monsieur le directeur, je viens prendre congé de vous. Sachez que l'opinion de Kant est précisément la nôtre. Le philosophe de Kœnigsberg lisait dans l'avenir ; nous croyons voir le présent. Qui est médium, même à un faible degré, n'attend pas l'autorisation des académies pour déduire des faits leurs conséquences logiques. Si les académies présentent quelque nouvelle hypothèse pour l'explication de tous les phénomènes et non d'un petit nombre et des moins importants, nous l'étudierons avec sincérité ; mais quand elle les nient, nous rions. Si l'on nous range parmi les fous, nous répondrons : le docteur Lelut y met aussi Socrate ! Vous voyez qu'on y est en bonne compagnie ».....

Je dirai aux jeunes gens, (le *Gazomètre* fut fondé par des jeunes gens) pour lesquels j'ai entrepris d'écrire ces pages : Si des noms

illustres sont encore contre nous, des noms non moins illustres son pour nous. Souvent il est sage de douter. Etudiez, examinez, expérimentez : la vérité fera le reste. Ne répétez pas les présomptueuses paroles : *Est-il besoin de réfuter le spiritisme ? Ne suffit-il par de le tuer par le ridicule ?* »

Ainsi se termine cette brochure que nous regardons comme une des meilleures apologies du spiritisme qu'on ait faites depuis longtemps, et à laquelle l'auteur a donné ce modeste titre : *Sur les phénomènes spirites — Pensées à l'occasion des n*os 13 et 14 du *Gazomètre.* La première édition a été épuisée en peu de jours ; et notre grand regret est de n'avoir pu en donner qu'une analyse bien courte et bien incomplète.

V. TOURNIER.

MM. les rédacteurs du journal spirite et magnétique *le Chercheur*, nous prient de faire savoir que les abonnements à ce journal doivent être adressés à M. Bia, chez M. A. Faust, rue Sœurs-de-Hasque, 9, à Liége (Belgique). — Prix de l'abonnement : 3 francs.

AMIS ET FRÈRES

Quelques fervents spirites de Liége ont cru ne pouvoir mieux inaugurer l'année 1877, qu'en donnant naissance à l'humble publication dont voici le premier numéro.

Le *Chercheur* est fondé dans le but de répandre la connaissance du Magnétisme et du Spiritisme. On ne parviendra à faire comprendre et à faire admettre les grandes vérités que ces sciences renferment, que par une persévérance soutenue.

Nous ne sachons pas qu'il y ait en Belgique un seul organe pour vulgariser le Magnétisme. Il était donc nécessaire de combler cette lacune. Aussi, comptons-nous sur le bienveillant concours des magnétistes.

Notre pays possède déjà deux journaux spirites, le *Messager* et le *De Rois*. Mais nous sommes d'avis que c'est trop peu. On doit souhaiter que chaque ville ait au moins son organe spirite. Certes, si nous habitions une autre ville, Bruxelles, par exemple, la répartition des journaux spirites eût été mieux faite ; mais nous ne pouvons travailler que là où nous sommes. D'ailleurs, la concurrence entre journaux spirites n'est pas possible, et le *Messager* est heureux de voir naître un frère à ses côtés.

On nous demandera peut-être pourquoi, dans le cadre de notre journal, nous embrassons le Magnétisme et le Spiritisme. A cela nous répondrons que le Spiritisme et le Magnétisme sont si intimement liés, qu'on ne peut dire où le domaine de l'un finit et où celui de l'autre commence. En n'enseignant que l'un des deux, on fait un travail in-

complet, et pour bien connaître le Spiritisme, il est nécessaire d'étudier le Magnétisme et *vice versâ*.

En commençant la publication du *Chercheur*, nous prions Dieu de nous accorder sa protection, sans laquelle nous ne pouvons rien, et nous demandons aux bons Esprits qu'ils veuillent présider à nos travaux et faire en sorte que nos efforts ne soient pas stériles. Nous demandons encore aux spirites sincères de nous aider selon la mesure de leurs forces et de nos besoins. Si nous ne pouvons espérer assistance de nos frères, à qui faudra-t-il recourir?

LA RÉDACTION.

P.-S. Nous recevrons avec le plus grand plaisir les communications tant spirites que magnétiques que nos lecteurs voudront bien nous envoyer, et nous serons heureux si nous pouvons surtout en faire part à nos abonnés. (Extrait du 1er numéro *du Chercheur*.)

L'Assemblée générale des actionnaires de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec a décidé, dans sa séance du 11 février 1877 qu'une somme de 300 francs serait envoyée au Maire de Lyon, pour être distibuée aux ouvriers sans travail de cette ville.

MM. Guillemin, V. et L. ont ajouté 15 fr. à cette somme.

Le Dr Slade, le médium qui obtient si facilement des communications sur une ardoise fermée, avait été condamné à Londres, sur la plainte du Dr Lancaster; il devait faire trois mois de prison. Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que, jugé en 2me instance par la haute Cour de Londres, ce médium si sympathique a été acquitté le mois dernier; il pourra sans doute se rendre à Saint-Pétersbourg où il était attendu avec impatience par les nombreux personnages qui s'occupent des phénomènes spirites.

Nécrologie.

Le 7 février, Léon Montet, médium à effets physiques très-remarquable, s'est dégagé de la matière, pour aller dans l'erraticité, retrouver les nombreux spirites qui l'y attendent et que dans sa vie militante il avait initié à la grande doctrine.

Il eut cet honneur, de prouver à l'astronome Babinet, qu'un objet matériel pouvait sous l'action médianimique, échapper aux lois de la pesanteur.

H JOLY

6-1877 — Paris. — Imprimerie Tolmer et Isidor Joseph, rue du Four-Saint-Germain, 43.